

CRÉATION

DINER EN VILLE

CHRISTINE ANGOT / RICHARD BRUNEL

**LA COMÉDIE
DE VALENCE**

CENTRE
DRAMATIQUE
NATIONAL
DRÔME-ARDÈCHE

COLLECTIF
ARTISTIQUE

DÎNER EN VILLE

CRÉATION

Texte **Christine Angot**

Mise en scène **Richard Brunel**

Avec

Emmanuelle Bercot Cécile

Valérie de Dietrich Marie

Noémie Develay-Ressiguier Florence

Jean-Pierre Malo Régis

Djibril Pavadé Stéphane

Son **Michaël Selam**

Lumière **Victor Egea**

Scénographie **Gala Ognibene**

Costumes **Benjamin Moreau**

Assistant à la mise en scène **Alex Crestey**

Collaboration dramaturgique **Catherine Ailloud-Nicolas**

Coaching vocal **Myriam Djemour**

Régie générale **Nicolas Hénault, Salomé Laloux-Bard**

Régie lumière **Samuel Kleinmann-Lebourges, Vincent Ribes**

Électriciens **Thomas Bringuier, Jean-Michel Coinus**

Régie plateau **Olivier Lantheaume, Didier Raymond**

Réalisation costumes **Dominique Fournier**

Construction décor **Ateliers de La Colline - théâtre national**

Chef constructeur **Didier Kuhn**

Durée 1h20



Production La Comédie de Valence,
Centre dramatique national Drôme-Ardèche

Coproduction La Colline – théâtre national
CDN Nancy Lorraine – La Manufacture
Scènes du Golfe – Théâtres Arradon-Vannes

Avec le concours du Paris des Femmes – Scène d’auteurs

Remerciements à **Éric Spitz** et au personnel de la **Préfecture de la Drôme** et du **Conseil départemental de la Drôme**, à **Patrick de Carlini**, **Emmanuel Cuchet**, **Daniel Detraye**, **Jacques Diratzonian** et **Maria Dolci**

TOURNÉE 17-18

Bonlieu scène nationale, Annecy – 19 & 20 déc. 2017

Théâtre Olympia, CDN de Tours – 09 > 13 janv. 2018

La Criée, Théâtre national de Marseille – 18 > 20 janv. 2018

Théâtre des Cordeliers, Romans-sur-Isère – 25 janv. 2018

Espace des Arts, scène nationale de Chalon-sur-Saône – 30 & 31 janv. 2018

La Manufacture, CDN de Nancy-Lorraine – 06 > 09 fév. 2018

Le Cratère, scène nationale d’Alès – 13 & 14 fév. 2018

La Colline - théâtre national, Paris – 06 mars > 1er avr. 2018

Scènes du Golfe, Théâtres Arradon-Vannes – 03 avr. 2018



«La lecture à haute voix, c'est le moment de preuve. Quand j'écris, je ne dis pas à haute voix le texte, mais si j'ai un moment d'hésitation, de doute, il m'arrive de passer par la voix haute pour juger. Moment de preuve pour les autres, moment de preuve pour moi au cours du travail. Souvent, lors de lectures publiques d'écrivains, je me dis : mais ils lisent un texte. Ils lisent très bien, mais ils lisent un texte. Moi, je ne lis pas un texte, je parle. Quand je lis, c'est comme si je recommençais, comme si j'étais en train d'écrire. Le corps est important. Quand tu écris avec ta machine, ton corps bouge, il y a quelque chose de vivant, corporellement vivant. Certains croient que l'écriture n'a rien de physique, que ce n'est pas comme la musique, le piano, Glenn Gould au clavier et chantonnant... Mais si, c'est pareil, un écrivain !

Avec la lecture, tu réécrits, tout revient. C'est à chaque fois une aventure. Parce que tu parles, et tu parles à des gens, tu t'adresses à eux. Et tu dois en même temps, c'est ce qui est difficile, tu dois les écouter. Alors l'accusation de nombrilisme... Le geste de l'adresse et celui de l'écoute, les deux, font partie de l'écriture. Encore une fois, tout cela n'a rien à voir avec l'autofiction, c'est le lien qui m'intéresse, la nature du lien. Donc l'amour.»

Christine Angot
Christine Angot – Les grands entretiens d'artpress
Imec éditeurs / artpress, 2013

ENTRETIEN AVEC RICHARD BRUNEL

***Dîner en ville* est une commande passée à Christine Angot. Comment est né le projet de collaborer avec elle ?**

Ce projet est né de notre désir commun de théâtre. J'ai rencontré Christine Angot en 2014, nous l'avions invité à lire des extraits de *La petite foule* au côté de Norah Krief. Dans son roman, elle peint une galerie de portraits incisifs et profonds, et chacun de ceux-ci est centré sur un individu ou plusieurs qui agissent dans un contexte intime ou social. J'ai aimé la théâtralité, la finesse et l'acuité de ces dialogues. Et à partir de cela, dans nos discussions, la question de la sociabilité a émergé et le motif du dîner en ville s'est imposé. En fait le dîner en ville, mondanité d'apparence futile, est un théâtre essentiel de la construction des dominations ; c'est un des enjeux passionnants de cette aventure artistique.

Le dîner en ville est un endroit de construction sociale ?

On peut observer chez les convives le plaisir mondain de recevoir, le partage amical, l'art de la conversation, le goût pour le trait d'esprit. On peut aussi constater comment les dîners sont également les coulisses du pouvoir. J'ai bien évidemment pensé à Monique Pinçon-Charlot qui évoque le dîner bourgeois comme une forme de travail social permanent pour prouver que l'on appartient à sa classe. Selon elle, on est passé aujourd'hui à un dîner considéré comme un investissement culturel et professionnel.

Tu parles de pouvoir, de domination, de classe sociale. C'est un sujet important pour toi ?

J'ai souvent abordé dans mes mises en scènes la question de la monstruosité (*Roberto Zucco, Les Criminels...*). Dans mes dernières créations (*L'Odeur des planches, Certaines n'avaient jamais vu la mer*), les monstres ont laissé la place à une société monstrueuse qui efface et rend invisible : les personnages ont subi un déclassement, une relégation, un rejet dont l'invisibilité est comme une infirmation de leurs existences.

Une mise en retrait. Donner à voir et à entendre ces personnages sur le plateau est une manière de donner la parole à ceux qui sont de moins en moins audibles et presque devenus des sans voix. *Dîner en ville* s'inscrit dans mon désir de mettre en jeu et en lumière l'invisibilité sociale. Dans le texte de Christine, c'est le personnage de Stéphane – un Martiniquais, ingénieur du son au chômage – qui porte cette parole d'invisibilité aux yeux de ceux qui ne veulent pas voir. Car lui voit plus nettement que les autres personnages comment les inégalités, l'arrogance des politiques et le mépris social se sont répandues dans la vie quotidienne et dans les rapports humains.

Le texte est en cours d'écriture. Peux-tu nous dire quelques mots sur le travail de Christine Angot ?

L'oralité est très importante dans son travail d'écrivain. Et ce qui s'entend est stimulant pour œuvrer au théâtre. Elle énonce à voix haute ce qu'elle écrit pour en faire entendre la voix profonde. Ensuite, elle précise, corrige, affine, réoriente. Elle lit avec une précision implacable et une force émotionnelle tenue. Ce qui permet une clarté des enjeux relationnels. Dans son texte, elle met en jeu ce qui ne se dit pas, ou ce qui ne devrait pas forcément se dire, et parfois ce qui se dit et qui dit autre chose que ce que cela est supposé dire. L'œuvre est alors un palimpseste. Les couches affleurent, s'interpénètrent et se déploient. Au théâtre, son écriture est source de jeu, de double sens, de jubilation !

Propos recueillis en avril 2017

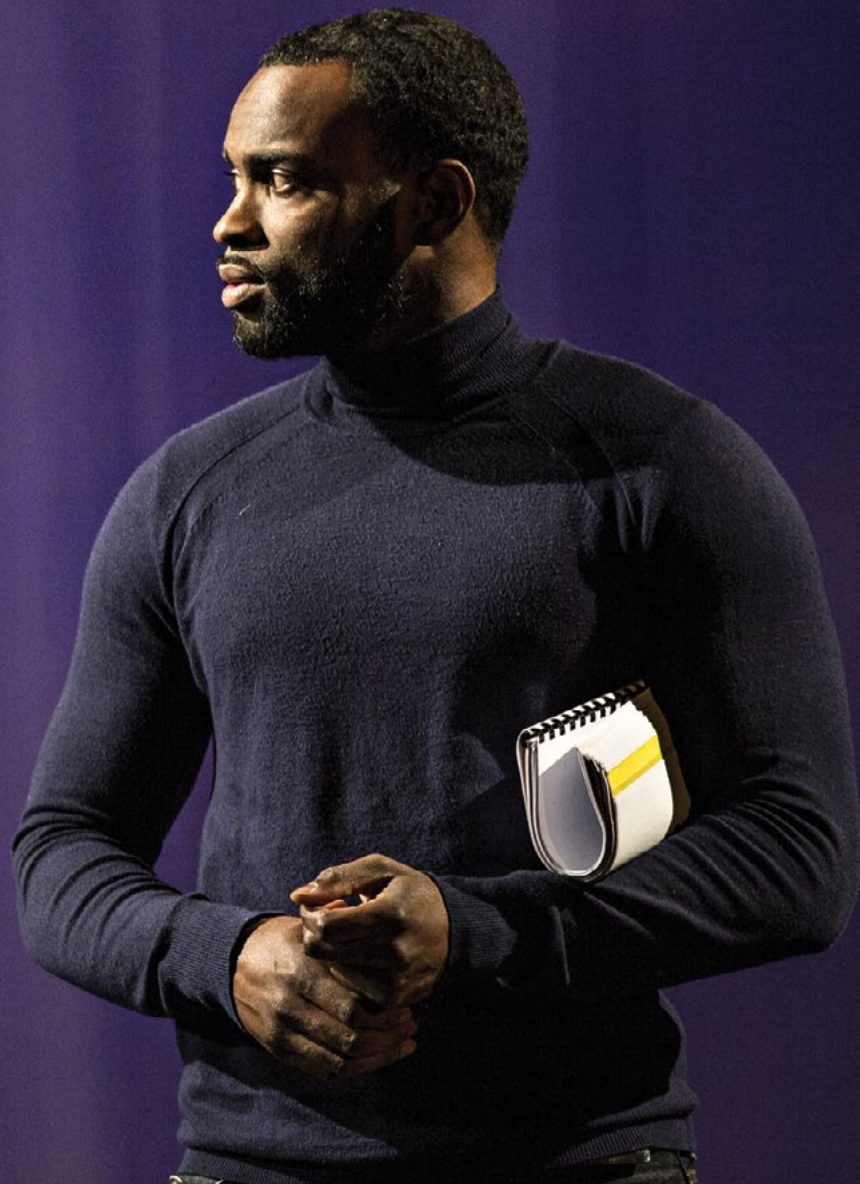


CÉCILE.

– Tu sais, c'est difficile aussi de vivre avec quelqu'un. Quelqu'un que tu aimes, et qui t'aime. Penser que tu vas rester avec lui jusqu'au bout. Y a des fois t'en peux plus. Parce que tu sais que c'est à la mort que tu vas avec lui. Tu supportes plus parfois. C'est souvent ça qu'il y a derrière les disputes, c'est pas le quotidien ou je sais pas quoi. C'est la peur de mourir. Tu sais, que tu vas mourir avec lui. Ou que c'est lui, qui va mourir devant toi. C'est dur à supporter. L'adultère, je pense ça correspond à ça, aussi. T'as envie de ne pas mourir. On croit toujours que c'est la passion amoureuse, qui crée de l'angoisse, eros-thanatos, etc. Mais, faut pas croire, t'as aussi de l'angoisse quand tu vis avec quelqu'un, et que tu te dis que tu seras avec lui jusqu'au bout, que c'est avec lui que tu vas mourir, et que t'es en chemin. Tu peux avoir envie de prendre des vacances de ça, de temps en temps.

STÉPHANE.

– Je suis désolé, je vois les problèmes que ça crée dans les quartiers où les gens sont pas mélangés, quand une communauté prend le pouvoir sur une autre. Je vois bien quand je vais à Bondy. Même dans le sixième, le septième, vous avez vu ce que c'est devenu, en dix ans? Vous avez vu l'arrogance qu'il y a dans ces quartiers-là. C'est pas que moi qui le vois ça, tout le monde le voit. Les quartiers où il y a un seul type de personnes, on voit comment ça se passe, j'ai pas besoin de l'expliquer. Moi je veux pas vivre sous Marine Le Pen. Je suis noir. Je suis désolé. Je suis Martiniquais. Nous on a empêché son père d'atterrir en Martinique, on était sur le tarmac, on s'est mis sur la piste d'atterrissage, il y avait toute une foule, son avion a jamais pu atterrir.



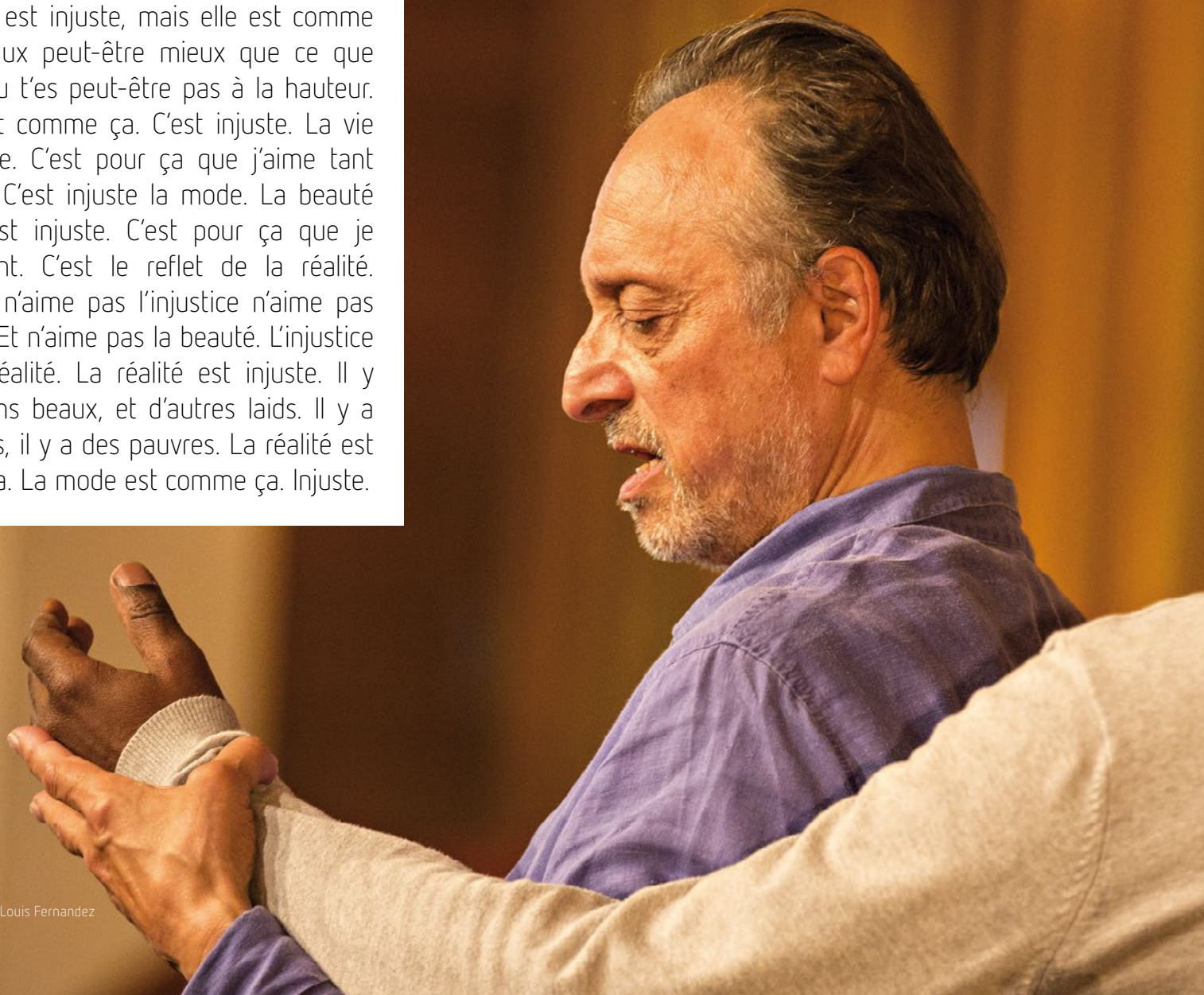
MARIE.

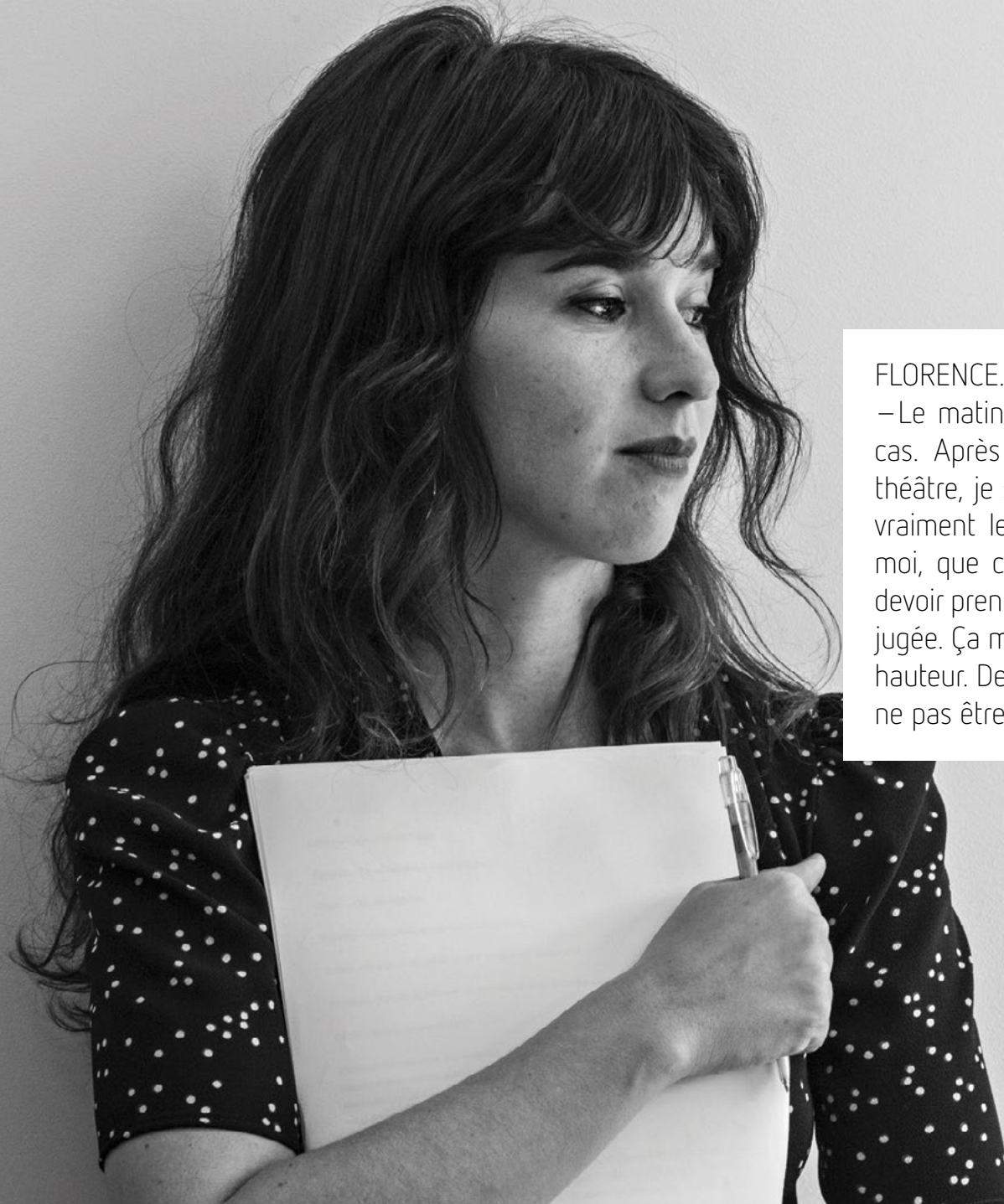
– Je t'appelle pour te demander, s'il te plaît, de ne pas venir. J'espère que tu ne m'en voudras pas, que tu comprendras. Et que tu viendras à la maison une autre fois. On aura d'autres occasions. Je fais souvent des dîners, et des fêtes j'en fais régulièrement. Rappelle-moi ! Je t'embrasse, j'espère que tu ne m'en veux pas. J'ai cru que tout le monde pouvait s'aimer.



RÉGIS.

– La vie est injuste, mais elle est comme ça. Tu vaux peut-être mieux que ce que tu fais, ou t'es peut-être pas à la hauteur. Mais c'est comme ça. C'est injuste. La vie est injuste. C'est pour ça que j'aime tant la mode. C'est injuste la mode. La beauté aussi, c'est injuste. C'est pour ça que je l'aime tant. C'est le reflet de la réalité. Celui qui n'aime pas l'injustice n'aime pas la mode. Et n'aime pas la beauté. L'injustice c'est la réalité. La réalité est injuste. Il y a des gens beaux, et d'autres laids. Il y a des riches, il y a des pauvres. La réalité est comme ça. La mode est comme ça. Injuste.





FLORENCE.

–Le matin, j'ai pas envie d'y aller en tout cas. Après ça passe. Dès que j'arrive au théâtre, je suis lancée, je suis dedans. C'est vraiment le matin, quand je sors de chez moi, que c'est difficile. Je sais que je vais devoir prendre des décisions, que je vais être jugée. Ça me fait peur. Peur ne pas être à la hauteur. De décevoir. De ne pas y arriver. De ne pas être au niveau.

DE LA POSITION SOCIALE. QUE L'ÉCRIVAIN N'A PAS.

« Je ne veux plus jamais entendre dire que ce n'est pas important la vie des écrivains, c'est plus important en tout cas que les livres. C'est la vie des écrivains qui compte. Savoir ce que c'est. On entend le mensonge et on entend la vérité, on entend le dedans et on entend le dehors, on est en soi et on est hors de soi, hors de soi, oui parfois hors de moi, en moi et hors de moi, pas folle, en moi et hors de moi, les deux, je prends la langue à l'intérieur et je la projette, dehors, la parole est un acte pour nous. C'est un acte quand on parle. Quand on parle c'est un acte. Et donc ça fait des choses, ça produit, des effets, ça agit. C'est un acte, ce n'est pas un jeu. Ce n'est pas un jeu, un ensemble de règles de toutes sortes. Ce n'est pas une merde de témoignage comme on dit. C'est un acte. C'est vraiment un acte. »

Christine Angot
Quitter la ville – Stock, 2000

Le terme important est position. Sociale. Qui définit la place de la bourgeoisie : la position sociale. Que l'écrivain n'a pas, je parle de l'écrivain sans béquille, qui n'est pas ailleurs journaliste ni professeur, et parle en son nom propre.

La violence de la situation chaque fois dite par Angot est de cet ordre. L'impossibilité exténuante pour l'écrivain de tenir une position sociale devant la bourgeoisie à laquelle il s'adresse, qui le lit et vient le voir quand il monte en son nom propre sur une scène de théâtre. Et chaque livre, lecture, théâtre d'Angot dit la violence qu'il y a non pas à changer de position, mais à bouger tout le temps devant les phares d'une Saab, quitter la ville, désaxer le je en il/elle, changer sans cesse de perspective, et de point de vue, la ponctuation, se « retourner » dans L'inceste et prendre le « dessus » pour monter ensuite sur les scènes de théâtre là où l'écrivain n'est pas attendu, alors même que c'est son pays naturel où la littérature l'emporte.

À chaque fois et partout, l'écrivain rencontrait la bourgeoisie, mais l'autre côté rien ne bougeait jamais. Les gens tenaient leur position, élevaient des murs, dans lesquels l'écrivain fonçait « avec l'espoir qu'au bout du compte il n'y aura pas de mur ». Et plus Angot avançait en littérature, plus la bourgeoisie était éclairée-cultivée et grande – et haute aurait dit Pasolini –, moins elle bougeait. Christine l'avait une fois de plus vécu avec cet homme qui se servait de sa culture, de sa position sociale d'homme cultivé pour garantir l'immobilité de sa place. C'est ce que faisait ce type, et avec lui la bourgeoisie : se servir de l'écrivain pour ne pas bouger, lui opposer une force de résistance, asphyxiante, qui finirait bien par l'immobiliser au pied du mur, mais de l'autre côté, où Christine se cognait jusqu'aux larmes. Il avait alors eu cette phrase que j'avais notée : « Ce sont les bonnes qui pleurent ». C'est vrai, et seuls les écrivains leur donnent les pages de leurs livres en guise de mouchoirs. Encore faut-il savoir pourquoi et comment et sur qui pleurer.

Laurent Goumarre, à propos de Christine Angot
LEXI/textes 9 – La Colline, théâtre national / L'Arche éditeur, 2005

Directeur de publication Richard Brunel
Maquette Christophe Mas
Imprimé à 2700 exemplaires par Baylon Villard
à Annonay en novembre 2017



LA COMÉDIE DE VALENCE

CENTRE
DRAMATIQUE
NATIONAL
DRÔME-ARDÈCHE

Place Charles-Huguenel
26000 Valence fr.
www.comedievalence.com



La Région
Auvergne-Rhône-Alpes



ardèche
LE DÉPARTEMENT



un événement
Télérama